



GRACE BURROWES

*Andrew*

LES LORDS SOLITAIRES

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES  PASSIONS



## **Grace Burrowes**

Grace Burrowes est une auteure de romances historiques. Grande lectrice, elle a été rédactrice et éditrice, avant de devenir avocate spécialisée dans le droit familial. Elle est, avec Elizabeth Hoyt, une des romancières qui ont renouvelé le genre. Traduits dans le monde entier, ses romans ont conquis des milliers de lectrices. Auteure d'une trentaine de livres, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses pour ses textes.



Andrew

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Le captif  
N° 11315  
Le traître  
N° 11405  
Le chef du clan  
N° 11488

**LES LORDS SOLITAIRES**

1 – Darius  
N° 11507  
2 – Nicolas  
N° 11553  
3 – Ethan  
N° 11578  
4 – Beckman  
N° 11773  
5 – Gabriel  
N° 11777  
6 – Gareth  
N° 11796

**LES FIANCÉES WINDHAM**

1 – Le charme caché du Highlander  
N° 12115  
2 – Un Écossais à Londres  
N° 12151  
3 – Un Gallois au cœur tendre  
N° 12337  
4 – Le prix d'un baiser  
N° 12432

Grace  
**BURROWES**

LES LORDS SOLITAIRES - 7

**Andrew**

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Élisabeth Luc*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailupourelle.com](http://www.jailupourelle.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

Andrew: LORD OF DESPAIR

*Éditeur original*

Published by Sourcebooks Casablanca,  
an imprint of Sourcebooks, Inc.

© Grace Burrowes, 2013

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2019



*À Delray, le merveilleux poney,  
et à tous les merveilleux poneys  
du monde.*



# 1

Il ne reculerait pas, ne fuirait pas... du moins l'espérait-il.

Andrew Alexander avait l'impression d'embarquer pour une nouvelle traversée de la Manche en pleine tempête. Prenant son courage à deux mains, il actionna le heurtoir en forme de tête de lion de la demeure de son frère.

— Puis-je prendre votre carte, monsieur ? s'enquit le majordome avec ce mélange de morgue et de déférence qu'on attendait chez le domestique d'un marquis.

— Vous m'en demandez un peu trop, répondit Andrew. Mes cartes se sont perdues entre le Levant et Gibraltar.

Andrew les avait jetées par-dessus bord lors de son périple. Rongé par la nostalgie, il avait mis le cap sur l'Angleterre, faisant fi de ses démons, de la distance à parcourir et, surtout, de la perspective de revoir Astrid Worthington.

Astrid Allen, désormais, vicomtesse Amery.

Andrew possédait mieux que des cartes de visite pour justifier de son identité. Ses sourcils bruns, qui se haussaient selon un angle particulier au-dessus de ses yeux d'un bleu intense, ne laissaient planer aucun doute : il était le jeune frère du marquis.

Le domestique était perspicace.

— Pardonnez-moi, milord. Je vais voir si la famille reç... *Lord Andrew* ?

Ce dernier sourit aimablement au domestique qu'il ne reconnaissait pas.

— Je suis Hodges, Votre Grâce. Je venais d'être engagé pour assister l'ancien majordome quand vous êtes parti en voyage, il y a quatre ans. Bienvenue chez vous !

Il s'inclina avec un tel enthousiasme que sa peruque faillit glisser sur son front. Andrew ne le remettait absolument pas.

— Merci, Hodges. C'est bon d'être de retour.

Andrew s'était entraîné à prononcer cette phrase de façon convaincante et ne s'en sortait pas si mal.

Il n'avait pas menti, car il était toujours agréable de se retrouver sur la terre ferme.

— Lord Heathgate est sur un nuage depuis que nous avons reçu votre lettre, milord, déclara Hodges en prenant le chapeau et les gants d'Andrew. Milady également, bien sûr. Veuillez me suivre. Monsieur se trouve dans la bibliothèque.

Tandis que Hodges s'éloignait en direction du couloir, Andrew fut assailli par mille sensations : l'odeur familière de la cire d'abeille et du citron, le bouquet de roses rouges dans un vase argenté sur la table, le bruit d'une voiture qui passe dans la rue...

Andrew était chez lui.

Hodges frappa trois coups à la porte de la bibliothèque.

— Quelle surprise vous allez lui faire, Votre Grâce ! Ensuite, j'irai annoncer la bonne nouvelle à la marquise.

Le majordome brûlait manifestement de faire part à celle-ci du retour de l'enfant prodigue.

Andrew, quant à lui, éprouva soudain la sensation oppressante d'être englouti par des eaux glaciales en pleine tempête.

Malgré tout, une joie têtue s'attardait. Elle s'intensifia lorsque Hodges annonça « un visiteur », puis retomba dès qu'il entra dans la bibliothèque !

— Vous l'aurez pour vous tout seul, lui souffla Hodges d'un air entendu.

C'était précisément ce qu'Andrew redoutait.

La porte se referma doucement derrière lui. Son seul frère encore en vie se tenait de profil, près d'une porte-fenêtre donnant sur le jardin. Gareth n'avait pas changé, ses cheveux châtons ne grisonnaient pas, son visage n'avait pas pris une ride et son regard bleu glacier n'avait rien perdu de sa vivacité. Il avait presque... rajeuni, ce qui était à la fois troublant et réconfortant.

Sans un mot, Gareth traversa la pièce et prit Andrew dans ses bras. En proie à une étrange sensation qui le laissa les jambes flageolantes, ce dernier appuya le front sur son épaule. Il ne méritait pas cette démonstration d'affection presque déplacée. Néanmoins, il prolongea leur étreinte.

— Ne me serre pas si fort, tu vas me faire pleurer, dit-il en s'écartant enfin de Gareth.

Cette boutade pleine de complicité fraternelle n'aurait pu être plus proche de la vérité. Andrew eut toutes les peines du monde à sourire.

— Tu as bien failli me tirer les larmes, toi aussi, grommela Gareth. Dieu que tu es maigre ! Felicity et maman auront tôt fait de te remplumer.

Il se dirigea vers le buffet.

— Un verre pour fêter ton retour ? proposa-t-il.

D'ordinaire, Andrew évitait l'alcool, surtout le whisky, qui lui donnait des cauchemars, presque

autant que les voyages en mer et les femmes pré-nommées Julia.

— Volontiers, répondit-il. Je prendrais bien un cognac. Ta cave bien garnie m'a manqué, figure-toi.

C'était surtout son aîné qui lui avait manqué. Il s'appuya sur l'imposant bureau avec une nonchalance feinte.

— Buvons à la santé de ta chère et tendre, suggéra-t-il. Dans ta dernière lettre, tu m'annonçais que Felicity s'arrondissait de nouveau – je te cite – dans l'attente d'un heureux événement.

Pour cette raison, Andrew aurait besoin d'un petit remontant avant de revoir sa belle-sœur.

— Disons qu'elle s'arrondit et que j'attends, rectifia Gareth.

Il tendit un verre à son frère et trinqua avec lui.

— À ton retour !

— Et à la santé de ta femme, renchérit Andrew.

Il se contenta d'une seule gorgée, mais le goût subtil et fruité de l'alcool lui confirma qu'il était bel et bien de retour chez lui.

— Tu ne sers que les meilleures bouteilles.

— Uniquement à mes invités d'honneur, précisa Gareth. Sais-tu à quel point tu m'as manqué ? Et je ne parle pas de Felicity et de maman. C'est sans doute à cette dernière que tu as le plus manqué.

À Astrid également. Elle le lui avait écrit par deux fois et Andrew avait conservé ses lettres.

— Comment se porte notre chère mère ? s'enquit-il.

En vérité, Andrew s'était absenté trop longtemps. Et pas assez longtemps. Il s'installa sur le divan moelleux, tandis que Gareth, très maître du château, optait pour un fauteuil.

— À merveille. Elle s'est beaucoup amusée à accompagner Astrid au cours de ces deux saisons

et jusqu'à son mariage. Nous avons aussi eu la bonne idée de lui donner des petits-enfants adorables, parfaits, *et cetera*, dont la précocité la flatte immensément. La naissance d'un autre enfant – au moins – l'enchanté. Avec ton retour, son bonheur sera complet et elle ne se contentera plus de celui des autres.

Sa façon d'énoncer les faits et son allusion désinvolte à Astrid mirent la puce à l'oreille d'Andrew.

— Felicity attendrait-elle des jumeaux ?

— J'espère que non ! s'exclama Gareth. Avant les funérailles, Astrid a confié à Felicity qu'elle pensait être enceinte. Ma femme a préféré ne pas insister compte tenu de son deuil. Nous espérons toutefois qu'elle aura au moins cette consolation dans son malheur.

Le cœur d'Andrew se serra, puis s'emballa.

— Gareth, qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-il en foudroyant son frère du regard. Quelles funérailles ? Quel deuil ?

Gareth posa son verre sur la cheminée.

— Je t'ai écrit à Gravesend et à ton bureau, mais tu n'as visiblement pas reçu mes lettres. Il y a quinze jours, le mari d'Astrid a péri lors d'un accident de chasse. La première semaine, elle a séjourné ici, après quoi, elle a préféré rentrer chez elle.

— Triste nouvelle, parvint à articuler Andrew. Très triste, pour Astrid.

Si elle aimait son mari, elle devait être dévastée, et Andrew espérait de toute son âme qu'elle avait aimé cet homme.

Ce décès n'arrangeait pas du tout ses affaires. Il dut lutter pour ne pas se lever et quitter la maison afin d'embarquer à bord du premier navire en partance. Astrid – adorable et intrépide Astrid –,

seule et portant peut-être l'héritier de son mari. Les circonstances ne pouvaient être plus malheureuses.

— Comment va Astrid ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Je l'ignore, admit Gareth.

Des mots que le marquis de Heathgate prononçait rarement.

— Elle est jeune, et solide, à sa façon, reprit-il. Son frère David garde un œil sur elle, j'ai cependant l'impression qu'elle vit mal son deuil. Felicity affirme que sa sœur n'a pas encore versé une larme pour son défunt mari.

Andrew réfléchit un instant. David, lord Fairly, était un homme intelligent et un frère attentionné.

— Elle aimait son mari ?

Il n'aurait pas dû poser cette question et encore moins se la poser. La vie conjugale d'Astrid ne le regardait en rien.

— C'est une partie du problème, je pense, répondit Gareth en se levant pour aller remplir son verre. Disons qu'elle avait de l'affection pour lui. Fairly, Felicity et moi avons été déconcertés par son mariage. Amery était un grand chien fou, un garçon jovial, dévoué et sans la moindre prétention intellectuelle. Si tu veux mon avis, Astrid le menait par le bout du nez. Je n'ai jamais compris pourquoi elle avait jeté son dévolu sur lui. Je doute que l'ennui soit un aphrodisiaque.

Gareth se rassit. Andrew avait presque oublié combien son aîné pouvait être direct... et perspicace.

— Le père d'Astrid était un butor et son frère est un curieux personnage. Il est logique qu'elle ait souhaité un père plus stable pour ses futurs enfants.



Un homme plus fiable que lui-même, songea Andrew. Il n'avait cessé de se le répéter lors de ses pérégrinations à travers le monde et ses trois voyages en mer. Il y avait songé quand il était incapable de brûler les messages qu'elle glissait dans les lettres de son frère, puis lorsque ces messages avaient cessé de lui arriver.

— Tu as peut-être vu juste, admit Gareth, qui fut aussitôt interrompu par un coup frappé à la porte.

— Gareth ? *Andrew* ?

Felicity, marquise de Heathgate, affichait un sourire un peu forcé et ses yeux pétillaient de façon suspecte. Elle posa un plateau d'argent sur une table, près du divan. Andrew fut envahi d'une joie mêlée à un certain malaise tandis que Felicity l'étreignait avec émotion en essuyant ses larmes.

Le fait que la marquise soit si visiblement enceinte ne fit rien pour apaiser le trouble d'Andrew.

Elle s'installa à côté de lui avec la désinvolture propre aux sœurs Worthington.

— Serais-tu en train d'interroger mon beau-frère, mon cher ? demanda-t-elle à son mari. Je ne le tolérerai pas. C'est un privilège réservé aux femmes, dont tu ne fais pas partie, me semble-t-il. Qui veut du thé ?

Gareth lui rendit son sourire. En présence de son épouse, son visage ténébreux s'éclairait.

— Pas pour moi, mon ange. Je préfère les breuvages plus corsés.

— Pour moi non plus, renchérit Andrew. Je m'en tiens aux bonnes bouteilles de Heathgate, qui m'ont cruellement manqué.

Sa pudeur et son éducation lui interdisaient d'avouer à son aîné que c'était surtout *lui* qui lui avait manqué.

— Je vais donc boire toute la théière, conclut Felicity. En attendant que le thé infuse, aimeriez-vous grignoter quelque chose ?

À présent remis de l'émotion des retrouvailles, Andrew se rendit compte qu'il était affamé. Il accepta un généreux sandwich au rôti de bœuf froid relevé à la moutarde. Felicity et Gareth échangèrent un regard complice. La jeune femme semblait ravie d'avoir deviné qu'il aurait faim.

— Si tu continues sur ta lancée, remarqua Gareth, nous devons t'appeler le comte des Gorets. J'avoue que j'ai moi aussi un petit creux, ma chère, du moins s'il reste quelque chose à me mettre sous la dent.

— Je dévorerais autant de ces mets délicieux que je le souhaiterais. Et je te saurais gré de ne pas m'attribuer de titres, même pour plaisanter.

Les deux époux échangèrent un nouveau regard qui n'avait plus rien d'amusé. Felicity semblait désemparée et Gareth, mal à l'aise.

— Quoi ? s'enquit Andrew en s'interrompant.

Astrid était veuve et potentiellement enceinte. Que pouvait-il apprendre de pire ?

Gareth se concentra soudain sur son sandwich :

— Il se trouve que tu possèdes un titre, déclara-t-il. Et même deux.

Andrew fut envahi d'un terrible pressentiment. Les révélations de son frère commençaient à l'oppresser.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, prudent.

— Tu n'as sans doute pas oublié que notre grand-père maternel était baron, répondit Gareth. Rappelle-toi, son cousin était le comte de Greymoor. Le malheureux est mort sans héritier. Après bien des tergiversations, son titre est revenu à notre grand-père un an avant son propre décès.

Il n'en a pas fait grand cas et je n'en étais même pas informé jusqu'au jour où j'ai dû mettre de l'ordre dans ses affaires. La cousine Gwen m'a alors parlé de ce titre. Les pairs du royaume ne savaient à qui fourguer la baronnie et le comté. Personnellement, je croule déjà sous les titres. Grâce à quelque astuce juridique et à une dérogation dont j'ignore les détails, c'est à toi que revient cet honneur.

Andrew se leva d'un bond et se précipita vers son frère, qu'il soupçonnait fortement d'être l'instigateur de cette catastrophe.

— Comment as-tu pu tolérer cette mascarade, Gareth ? Je te faisais confiance, et voilà le sort que tu m'infliges ! Je refuse de porter le moindre titre de noblesse, tu m'entends ? Les pairs du royaume n'auront qu'à proposer quelqu'un d'autre, car ce ne sera pas moi.

Gareth se contenta de regarder sa femme, puis son verre de whisky. Andrew brûlait d'envie d'une explication musclée, comme lorsqu'ils étaient adolescents, avant que l'accident ne les pousse à faire preuve de circonspection l'un envers l'autre.

— Je savais que cela ne te plairait pas, admit Gareth. Si tu ne souhaites pas gérer ces patrimoines, nous engagerons un régisseur ou deux. Ces titres ne seront en rien un fardeau.

Voyant l'expression soucieuse de Felicity, Andrew se rassit.

— Pardonnez cette réaction un peu vive, dit-il à sa belle-sœur. Gareth, le fardeau ne me dérange pas.

Du moins pas encore, songea-t-il. Mais cela ne saurait tarder.

— C'est le poids de la succession qui me semble insoutenable, poursuivit-il.

Il avala une gorgée de cognac dans l'espoir de maîtriser une colère grandissante proche de la panique.

Felicity posa deux gâteaux sur son assiette déjà bien garnie.

— Ne vous inquiétez pas pour votre succession, Andrew. Dans le pire des cas, vos neveux prendront la relève. Aimerez-vous les rencontrer ?

*Neveux.* Jamais un simple mot ne lui avait procuré un tel soulagement. Bénis soient-ils ! Plus il aurait de neveux, mieux cela vaudrait.

— Beaucoup. Et je vous préviens, tous les deux, j'ai la ferme intention de les gâter.

Il était même prêt à donner sa vie pour sauver la leur.

Seul le bruit de l'horloge rompait le silence.

Tic tac, tic tac...

Dans son petit salon, Astrid Worthington, vicomtesse Amery, veuve depuis peu, tenait à deux mains une tasse de thé qui refroidissait. À bout de nerfs, elle envisagea de se lever et de jeter cette maudite horloge par la fenêtre.

La petite partie encore rationnelle de son esprit embrumé y réfléchit, mais il aurait fallu qu'elle ait la force de bouger. Or elle avait épuisé ses réserves d'énergie pour s'habiller et quitter sa chambre dans l'espoir d'affronter cette nouvelle journée.

La mort d'Amery, un être chaleureux et droit d'à peine trente ans, était injuste, tant pour lui que pour elle. Astrid aimait sincèrement ce mari aussi charmant qu'inoffensif. Certes, il n'était pas particulièrement séduisant, ni très vif. Il ne brillait dans aucun domaine. Si elle l'avait choisi, c'était parce qu'il était solide et plaisant. Et le pire était arrivé.

Chaque recoin de la maison était habité par le souvenir de Herbert. Elle ressentait sa présence, le voyait rire dans son fauteuil en buvant un whisky. Quand il rentrait d'une longue chevauchée matinale ou d'une partie de chasse, il ne se souciait pas d'enlever ses bottes et maculait les tapis de boue.

Astrid avait espéré qu'ils deviendraient amis, au fil du temps. Du temps, ils n'en avaient pas eu, hélas ! Et ils n'en auraient plus.

Elle entendit soudain des voix dans le couloir. Si elle ne comprenait pas ce qui se disait, elle reconnut les inflexions de Douglas Allen s'adressant au majordome. En tant qu'actuel vicomte Amery, Douglas était en droit de donner des ordres au personnel, d'entrer chez elle quand bon lui semblait et de lui imposer sa présence inopportune en plein deuil, en dépit de ses bonnes intentions affichées.

Soudain, Astrid sentit une énergie nouvelle se diffuser en elle.

Douglas pouvait régenter ses domestiques autant qu'il le voulait, mais elle ne supportait pas la perspective d'endurer sa compassion forcée alors que son regard froid n'exprimait aucun chagrin.

*Pas aujourd'hui.*

Sans doute interrogeait-il de nouveau son personnel sur ses habitudes quotidiennes. Avant que Douglas n'ait terminé son interrogatoire, Astrid quitta discrètement le salon et gagna l'arrière de la maison dans laquelle elle vivait recluse.

Elle s'empara d'une cape noire et d'un chapeau assorti, une tenue qui, selon elle, seyait non pas à son deuil mais à sa colère.

Amery n'aurait pas dû mourir ainsi.

Il n'aurait pas dû la laisser mettre son enfant au monde seule, pas après sa fausse couche de l'année passée.

Et il n'aurait pas dû confier à Douglas le pouvoir absolu sur sa vicomté et ses biens.

Astrid se précipita vers les écuries et ordonna que l'on prépare sa voiture. Où aller pour être seule avec sa colère et avec ses larmes qui refusaient de couler ?

En pénétrant dans la cuisine de son enfance, Astrid constata que les Brabbles prenaient grand soin des lieux. Pas une toile d'araignée, pas un grain de poussière. En réalité, il ne régnait pas cette impression de vide à laquelle elle s'attendait.

En montant au grenier, elle se rendit compte qu'elle se sentait moins triste dans ce cadre familial qui lui était si cher.

Elle trouva sans peine la malle qu'elle cherchait. Elle actionna le fermoir un peu rouillé et souleva le couvercle. Une odeur de camphre et de lavande lui assaillit les narines. Ôtant son chapeau et ses gants, elle s'agenouilla devant la malle.

Elle en sortit d'abord une poupée habillée d'une robe en dentelle, un souvenir de sa tendre enfance, puis de tout petits vêtements. Au fond, elle dénicha une couverture en laine ornée de fleurs de seringas. Sa mère l'avait tricotée pour elle lors de sa grossesse. Astrid sentit les larmes lui monter aux yeux.

Le seringas symbolisait le souvenir, or elle n'en avait aucun de sa mère défunte.

Elle se mit à pleurer sur cette mère qu'elle n'avait pas connue, qui l'aimait avant même qu'elle ne vienne au monde. Cette pensée ne fit qu'amplifier son chagrin. Elle enfouit le visage dans la couverture et laissa libre cours à ses larmes, telle une enfant perdue. Tout à coup, elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule.

Des mains se posèrent doucement sur ses épaules.  
— Astrid.

Une voix masculine qui lui était chère, et dont émanait une sollicitude profonde et sincère.

— Astrid, ne pleurez pas.

Il la fit pivoter vers lui et se relever, puis il l'attira dans ses bras.

*Andrew.* Il était de retour. Comment diable était-ce possible ? Néanmoins, elle s'en réjouissait.

— Je veux ma mère, avoua-t-elle, malheureuse.

Elle chercha le réconfort dans son étreinte. Avec cet aveu, elle se sentait encore plus abandonnée. Elle pensait à l'enfant qu'elle avait conçu et perdu au cours de l'année précédente. En vérité, elle pleurait davantage sa mère et cet enfant que son défunt mari.

Andrew lui caressa le dos, puis les cheveux et déposa un baiser sur sa tempe. Peu à peu, le nœud de douleur en elle se desserra et elle put enfin respirer. Sans lever les yeux, elle effleura la joue de l'homme qui la serrait contre lui.

Il avait sans doute les mêmes cheveux bruns, les mêmes yeux bleus, le même sourire charmeur et tendre.

— Andrew... mon ami si cher, murmura-t-elle contre son torse. Je me suis tellement inquiétée pour vous.

Andrew garda Astrid dans ses bras. Si sa peine lui fendait le cœur, il était surtout surpris par la réaction de la jeune femme. Elle ne lui reprochait pas d'avoir quitté l'Angleterre sans lui avoir fait de véritables adieux, puis de ne pas avoir répondu à ses lettres. Elle ne l'avait pas repoussé, ne semblait nullement fâchée.

Non seulement elle acceptait son étreinte, mais il était condamné à se torturer à son contact, à respirer son parfum.

Une fois de plus, il allait profiter de sa magnanimité. S'il avait su que, en investissant le domicile inoccupé des Worthington, il y croiserait Astrid, il aurait évité les lieux, quitte à dormir sous les ponts. Hélas, sa propre maison était encore en location ! Et puis, Gareth et Felicity avaient tellement insisté.

Il poussa un soupir, inhala le parfum d'Astrid. Elle semblait plus frêle entre ses bras.

— Cela fait du bien de pleurer, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Vous avez le don de me surprendre dans des moments de faiblesse, semble-t-il.

Elle faisait allusion à leur première rencontre. Andrew avait accompagné son frère chez les Worthington à la suite d'un terrible incendie.



— Et, oui, ces sanglots indignes font du bien, admit-elle. Jusqu'à présent cela ne m'était pas encore arrivé, vous savez... De pleurer.

Astrid n'était pas le genre de femme à se confier au premier venu.

Andrew s'écarta légèrement pour dénouer son foulard, qu'il lui tendit en guise de mouchoir. Puis il s'installa dans un rocking-chair et attira la jeune femme sur ses genoux.

— Vous redoutez de ne plus pouvoir vous arrêter, n'est-ce pas ?

Astrid leva vers lui un regard prudent.

— Peut-être avais-je cette appréhension, admit-elle. Je ne parvenais tout simplement pas à exprimer mon chagrin, comme si je n'en ressentais pas vraiment. Or je viens de retrouver cette petite couverture que ma mère m'avait tricotée avant ma naissance. En vérité, je l'ai tuée. Elle est morte en me mettant au monde. Jamais elle ne m'a autant manqué.

Andrew se mit à la bercer doucement, en silence. Elle le laissa faire, ce qu'il ne méritait pas, n'aurait même pas dû désirer.

— Parlez-moi de votre mari.

Cette requête n'était pas innocente. L'entendre évoquer un autre homme avec tristesse serait pour lui une pénitence.

— Amery était un brave homme, déclara-t-elle d'un ton détaché, comme si elle évoquait un vieux majordome. Agréable, facile à vivre, tolérant, peu exigeant. Il adorait les chiens et les chevaux, se montrait patient avec les personnes âgées. Je l'aimais beaucoup.

Andrew crut déceler un doute dans le ton de sa voix.

— La plupart du temps, je l'appréciais aussi, reprit-elle. J'espérais que nous finirions par nous rapprocher, au fil des ans.

Astrid n'était manifestement pas amoureuse de son époux. Andrew en était à la fois déçu et heureux.

— Vous le respectiez.

— Généralement, oui, mais il était aussi... il pouvait être... tellement quelconque.

Astrid se mit à tripoter le bord de la couverture de laine.

— Herbert voulait que tout le monde s'entende, ce qui n'est pas toujours possible. La confrontation est parfois salutaire. Hélas, elle n'avait pas sa place chez les Allen ! Cela m'était difficile de ne jamais pouvoir exprimer mon opinion, ni débattre de certains sujets, y compris avec mon mari.

Difficile ? Elle venait de décrire un véritable enfer tout en ayant l'air d'évoquer un sujet banal. Que cherchait-elle à lui faire comprendre ?

— Je pense que, pour la plupart des couples, les premières années constituent un défi, dit-il. Il faut du temps pour apprendre à parler avec son conjoint.

Que savait-il du mariage ? Pratiquement rien, hormis ce qu'il en avait appris de certaines épouses plus bavardes que fidèles.

Astrid écarta une mèche rebelle de son front.

— Pas pour votre frère et ma sœur, objecta-t-elle. Vous avez vu comment ils se regardent ?

— C'est écœurant, admit Andrew. Avez-vous envisagé de vivre sous leur toit ? Je n'aime pas vous savoir seule.

Elle plia lentement la couverture en laine sur ses genoux.

— Honnêtement, je ne me sens pas de force à cohabiter dans l'immédiat avec ces deux-là, sans parler de nos deux démons de neveux. Je n'ai pas suffisamment d'énergie pour affronter une famille heureuse et pleine de sollicitude.

— À propos de sollicitude, vous me semblez bien menue, Astrid. À quand remonte votre dernier repas ?

Cette complicité qui leur permettait de se montrer francs l'un avec l'autre, Dieu qu'elle lui avait manqué !

Elle plia le foulard d'Andrew et le posa sur la couverture.

— Si longtemps ? reprit-il, répondant lui-même à la question. J'ai quant à moi une faim de loup. Si nous faisons un tour dans la cuisine ?

La jeune femme se leva et chancela. Il lui entoura la taille du bras.

— Astrid...

Elle était vraiment fluette. Un deuil faisait parfois des ravages.

— Ne me grondez pas, Andrew, je vous en prie. Ce n'est qu'un vertige. Je ne dors pas très bien et je n'ai guère d'appétit, voilà tout. J'irai mieux dès que j'aurai mangé.

— Souhaitez-vous que je fasse porter cette malle chez vous ? s'enquit-il en l'entraînant hors du grenier.

Le bras toujours autour d'elle, il la guida dans l'escalier. Astrid le laissa faire, alors qu'elle n'aurait pas dû accepter cette familiarité. Elle aurait dû le gifler pour son impudence et le sermonner : comment osait-il se présenter la bouche en cœur après quatre années de pérégrinations ?

— Ne m'envoyez pas la malle tout de suite, répondit-elle. Je suis en sécurité, ici, et Felicity

n'aura peut-être pas une fille, en dépit des affirmations péremptoires de Gareth.

Elle n'était peut-être pas si franche, finalement. Cela dit, Andrew songea qu'il était en présence d'une femme enceinte, et que cela ne le troublait pas le moins du monde, pour une fois.

— Vous étiez en mission pour votre sœur ? risqua-t-il.

Elle s'arrêta sur le palier du premier étage.

— Je pourrais prétendre que oui. En vérité, j'ai des raisons de croire que je suis enceinte. J'hésite toutefois à le révéler car j'ai déjà connu une déception, et je ne voudrais pas donner de faux espoirs à la famille de Herbert.

Andrew avait entendu parler de sa fausse couche – une phrase dans une des lettres de Gareth, qu'il avait lue et relue en priant pour Astrid.

Il la prit par les épaules et la fit pivoter face à lui.

— Si vous attendez un enfant, vous devez surveiller votre alimentation, vous reposer, économiser vos forces. Il ne faut pas sauter un repas ni passer une nuit sans dormir. Vous le savez bien, pourtant, la tança-t-il gentiment.

Elle se dégagea et descendit les marches.

— Je le sais, en effet, Andrew. Toutefois, pour être franche, je ne suis pas certaine de désirer cet enfant. Et, oui, ce n'est pas un sentiment qui m'honore.

Astrid était capable de le torturer non seulement par sa simple présence, mais avec ses confidences.

— Que voulez-vous dire ?

— Si je donne à la famille Allen son héritier, je serai liée à eux jusqu'à la fin de mes jours. Douglas, le nouveau vicomte, élèvera mon fils, qui le remplacera en tant que vicomte – ou il sera le tuteur

de ma fille. Or il se trouve que Douglas et moi avons des opinions opposées dans de nombreux domaines. J'ai essayé de l'apprécier... mais il est si froid, si réservé. C'est un vicomte bien plus crédible que ne l'était Herbert.

Andrew l'entraîna vers la cuisine. Pourquoi diable Gareth ne lui avait-il pas parlé de ce Douglas ?

— Gareth sera présent dans la vie de votre enfant, garçon ou fille, que vous le vouliez ou pas. Il ne pourra pas s'en empêcher. De plus, il est marquis. Un pauvre vicomte fera pâle figure, en comparaison. En outre, il paraît que je suis désormais baron et comte, grâce aux machinations, bien intentionnées certes, quoique totalement dévoyées, de mon cher frère. Nous sommes donc tous deux supérieurs en titre à Douglas. Nous pourrions faire de sa vie un enfer s'il tentait d'avoir la mainmise sur votre fils.

En défendant sa cause, Andrew ferait amende honorable – il aurait aussi un prétexte pour passer du temps en sa compagnie.

— C'est vrai, reconnut-elle. Toutefois, vous n'avez aucun lien du sang avec mon enfant, contrairement à Douglas. Et j'avoue que ce n'est pas uniquement la perspective d'être définitivement liée aux Allen qui me fait froid dans le dos.

Ils entrèrent dans la cuisine, et Astrid se mit aussitôt en devoir de préparer le thé. Elle avait grandi dans une maison n'ayant que peu de domestiques, et il était évident que cette cuisine était la sienne.

— Qu'est-ce qui vous tourmente ?

Andrew s'empara de deux tasses qu'il posa sur la table.

Astrid s'immobilisa, un pot de confiture de framboises à la main.

— Je n'ai pas révélé à Amery que j'étais peut-être enceinte.

Soudain, il comprenait le pourquoi de ces larmes non versées, de son indifférence apparente.

— Vous êtes rongée par la culpabilité. Vous pensez ne pas mériter d'être mère parce que votre mari n'est plus là pour connaître le bonheur d'être père.

— Oui, concéda la jeune femme en le foudroyant du regard.

Une larme roula sur sa joue.

— Il ignorait que j'étais enceinte. Il serait mort heureux, au moins.

Andrew la rejoignit en deux enjambées et l'entoura de ses bras.

— Peut-être, répondit-il. Mais il aurait aussi été inquiet.

Il attrapa un torchon et le lui tendit. Une veuve n'était-elle pas censée avoir un mouchoir pour essuyer ses larmes à tout moment ?

— Comment votre mari est-il mort, si je peux me permettre ?

Elle s'écarta de lui. Ce fut tout à la fois un regret et un soulagement.

— Il était à la chasse en compagnie de Henry, son plus jeune frère, et de quelques amis. Son arme s'est enrayée. Sa blessure était si grave qu'il a perdu beaucoup de sang. Il a succombé le jour même, avant qu'on ait le temps de m'informer de l'accident. Douglas m'a assurée qu'il n'avait pas repris conscience et qu'il n'avait pas souffert. Cependant, s'il avait su qu'il allait être père, il ne serait peut-être pas allé à cette stupide partie de chasse ou se serait montré plus prudent avec son arme... Peut-être, peut-être, peut-être...

Visiblement agitée, Astrid vérifia le thé trois fois, rangea le beurre puis retourna le chercher.

— Je vous en prie, asseyez-vous, ordonna Andrew.

Elle le fusilla du regard, mais lui obéit. Il lui versa une tasse de thé et remplit une assiette qu'il poussa vers elle avant de s'installer en face d'elle.

— Vous allez tout manger, Astrid, sinon je dis tout à Felicity qui se fera un plaisir de le répéter à Gareth, menaça-t-il, ce qui lui valut une ébauche de sourire.

— Elle ne lui en parlera pas pour me causer des ennuis, répliqua Astrid en prenant un petit morceau de fromage, mais parce qu'elle s'inquiétera pour moi. Gareth, en revanche, qui m'a toujours trouvée solide, m'en voudra de donner du souci à sa femme, et donc le problème sera vite réglé.

Si elle souriait, son regard demeurait lointain. Le défunt vicomte se montrait-il aussi protecteur envers elle que Gareth l'était envers Felicity ?

— Promettez-moi une chose, Astrid, et je ne plaisante pas : vous allez faire attention à vous, manger, vous reposer et prendre l'air. Vous aimez la campagne, non ? Si vous souhaitez résider à Willowdale, ma mère sera ravie de vous tenir compagnie. Étant en deuil, vous ne pouvez certes pas vous promener dans Hyde Park, néanmoins, ce n'est pas en restant cloîtrée que vous irez mieux. Quand avez-vous pour la dernière fois donné à manger aux canards, bouchonné un cheval ou caressé un chat ?

Andrew attendit quelques instants avant d'ajouter :

— Prenez soin de vous, Astrid, et oubliez ce stupide sentiment de culpabilité

— Stupide ? répéta-t-elle, se hérissant visiblement.

Enfin une réaction !

— Oui, confirma-t-il, déterminé à obtenir une promesse, quitte à déployer l'artillerie lourde. Le jour où mon frère Adam s'est noyé, nous nous étions querellés. Il n'était pas du genre bagarreur. En cela, il ressemblait certainement à votre mari. Jovial, aimable, discret... Il serait malheureux que je considère cette dispute comme une illustration de nos rapports. Amery voudrait vous voir heureuse de porter son enfant.

Jamais il n'évoquait délibérément cet épisode tragique de sa vie, même de façon détournée. Le jour du drame, Adam et lui en étaient venus aux mains pour la première fois de leur existence. Andrew lui reprochait ses futures fiançailles avec Julia Ponsonby et Adam avait rétorqué qu'il était en droit de choisir son épouse. Il aurait fini par pardonner à Andrew de s'être mêlé de ses affaires.

Astrid contempla sa tasse d'un air songeur.

— Mangez, insista-t-il, se retenant de lui débiter un sermon sur ses responsabilités.

Sur ce qu'un enfant avait de précieux.

— Quand comptez-vous informer Douglas de votre état ?

Le vicomte méritait de savoir que son titre risquait de lui être subtilisé par un nourrisson brailard avant la fin de l'année.

— Je n'ai pas envie d'annoncer quoi que ce soit à cet homme.

Si Astrid était directe, voire brusque, parfois, elle était rarement contrariante.

— Douglas Allen vous aurait-il offensée ?

— Seigneur, quelle mine sévère, Andrew ! Pourquoi cette question ?

— Répondez-moi.

— Non, Douglas ne m'a pas offensée, à moins qu'un baiser maladroit sur le front puisse être



considéré comme une offense. Il a toutefois proposé de gérer mon patrimoine de veuve. Et hier, il m'a rappelé que je pouvais occuper le douaire d'Amery Hall, ainsi que l'hôtel particulier aussi longtemps qu'il me plaira.

— Et cela vous a contrariée ?

En vérité, c'était une proposition honnête.

— Oui. D'abord, je suis veuve, et l'un des rares avantages de cette condition est la liberté de m'occuper moi-même de mes finances et de mes affaires. Ensuite, j'ai eu l'impression qu'en m'invitant à loger dans la maison de ville aussi longtemps que je le souhaiterais Douglas m'en chassait. Enfin, toute manifestation d'affection de la part d'un homme aussi froid, même convenable et bien intentionnée, me met mal à l'aise.

— Je me rappelle une époque où les marques d'affection ne vous dérangaient en rien, Astrid.

Erreur grossière. Andrew s'en rendit compte avant même d'avoir terminé sa phrase. Il s'en sortait pourtant à merveille en jouant le rôle de l'ami et du beau-frère bienveillant. Pourquoi diable avoir évoqué le passé ?

— Un vrai gentleman, commenta Astrid posément. J'étais une jeune fille sans expérience et vous m'avez juste offert un avant-goût de ce que pouvait être un flirt. Il n'y a pas de friandises dans cette cuisine ?

Andrew la dévisagea un peu trop longtemps.

Il lui avait donné son premier baiser et elle lui avait pris le deuxième. Sous le regard amusé et tolérant de Gareth et de Felicity, il l'avait incitée à boire quelques gorgées de cognac et, une seule fois, avait honteusement profité de son innocence.

Puis il s'était enfui sur le continent pour éviter de se conduire plus mal encore. Et pourtant, à l'âge de quinze ans, il s'était juré de ne plus jamais monter à bord d'un bateau.

Si c'était son amitié qu'elle recherchait, il la lui donnerait, même s'il lui en coûtait. En la voyant essayer du doigt une tache de confiture au bord de son assiette, il se rappela sa question.

— Vous avez des envies de sucre ? Felicity me trouve trop mince et, sachant que le personnel serait en congé aujourd'hui, elle m'a fait livrer des provisions – dont des biscuits.

— Effectivement, vous êtes trop mince, acquiesça Astrid, qui s'en alla fouiller dans la boîte à gâteaux. Et vous semblez fatigué. Vous dormez et vous mangez suffisamment ?

— Depuis mon retour, j'ai pris un peu de poids. Tant que mes vêtements me vont... Et c'est vous qui êtes trop mince, Astrid, croyez-moi.

Il était bien placé pour le savoir, car le souvenir de son corps, de ses formes, le hantait depuis son départ d'Angleterre.

— Puisque nous sommes tous deux mal nourris, partageons-nous ces biscuits, décida-t-elle en déposant ces derniers sur la table.

— On refait du thé pour les faire passer ou j'ai une chance de vous convaincre de boire un verre de lait ?

— Je ne serais pas contre un verre de lait, répondit-elle. À vrai dire, si j'ai un peu maigri ces derniers temps, c'est parce que je souffre parfois de nausées.

— Vous pouvez remercier votre futur héritier, commenta Andrew qui était allé lui remplir un verre de lait. Même chose pour les envies de sucreries et la fatigue.

Il songea malgré lui à ses seins, qui devaient être sensibles et gonflés.

— Comment diable savez-vous tout cela ? lâcha Astrid, sidérée.

Ils faisaient partie de la même famille, et elle était veuve. Leurs échanges, si directs soient-ils parfois, ne dépassaient pas les limites de la bienséance... du moins l'espérait-il.

— Mon frère, ce saint homme qui a épousé votre sœur, m'a raconté peu après mon retour de l'université que certaines femmes enceintes étaient souvent ouvertes au badinage, avec le consentement tacite de leur mari.

Il n'alla pas plus loin. L'expression d'Astrid lui indiquait qu'il en avait déjà trop dit.

— Auriez-vous *badiné* avec des femmes enceintes, Andrew ?

En réalité, non. Cependant, les occasions n'avaient pas manqué, à son corps défendant.

— Moins que Gareth, en son temps, je vous assure. Un jour, j'ai même assisté à un accouchement, si vous voulez tout savoir. Une expérience salissante, mais merveilleuse.

Il souhaitait à son amie de connaître ce bonheur.

Astrid posa la main sur son ventre encore plat, puis regarda Andrew.

— Je suis vraiment... enceinte, avoua-t-elle, consternée.

— C'est une excellente nouvelle. Buvez vite votre lait, ajouta-t-il pour masquer son trouble.

Néanmoins, il parvenait à se réjouir pour elle, ce qui était rassurant, même s'il était follement jaloux de ce pauvre Amery.

Elle but son lait, et ils mangèrent leurs biscuits dans un silence pensif. Puis Andrew se leva pour débarrasser la table.